

Le vieillard désigna, dans un coin de la toile, deux petites têtes; exactement pareilles.

Horace rougit.

—Une distraction, fit-il avec embarras.

—Virginie a plus de douceur dans le regard.

—C'est que ses yeux bleus ont la teinte du ciel de Naples et que le blond d'or de sa chevelure met en relief la délicatesse de son teint.

—Ce qui n'empêche pas d'avoir tout l'éclat de coloris d'une Espagnole.

Le vieillard s'était levé et rapproché du tableau.

—Cette petite tête brune si expressive, interrogea-t-il, est-elle une création ou un souvenir?

—L'un et l'autre!

—Une copie?

—En effet.

—Et quel est le nom de cette jeune fille, qui est vraisemblablement madrilène?

—Je ne la connais pas, ou, pour parler plus sincèrement, je ne lui ai pas été présenté. Je n'ai fait que la voir de loin dans sa loge au Théâtre-Royal.

—Tu as bonne mémoire.

—Défaut de peintre. Raphaël n'a-t-il pas dit : savoir, c'est voir?

Le vieillard se rassit et, secouant doucement la tête avec un air d'incrédulité.

—Tu sais, mon cher Horace, que je suis quaker et que j'aime la vérité. Va donc droit au but, car tu me caches quelque chose.

Horace eut un tressaillement.

—Quoi donc? dit-il en tâchant de jouer l'indifférence.

—Tu ne m'avoues pas tout ce que tu sais de l'original de cette étude.

Le peintre laissa tomber son appui-main et le ramassa pour se donner une contenance.

—Tu as vingt-deux ans, mon ami, reprit le vieillard. Tu es libre de tes actions et je sais d'avance que tu ne songeras jamais à faire mauvais usage de cette liberté.

—Mon père...

—Ne te défends pas. Ce serait t'accuser. Je n'ai d'ailleurs aucun droit à tes confidences.

—Et qui en aurait plus que vous? N'est-ce pas à vous que nous devons tout, Virginie et moi? N'est-ce pas vous qui nous avez sauvé la vie?

—Ne parlons point du passé, mon cher Horace. Tu n'ignores pas tous les souvenirs de tristesse qu'il peut réveiller dans mon cœur. Ce que j'ai fait pour vous deux, j'en ai été récompensé par toi et ta sœur avec usure.

—Notre dette est trop grande pour que nous puissions l'acquitter jamais.

—N'est-ce pas l'acquitter admirablement, que de me rendre heureux de tes succès... Mais je m'aperçois que tu t'entends à merveille à changer le sujet de la conversation. Ne rougis pas. Je t'aime trop, tu le sais, pour qu'il me soit possible de ne pas me préoccuper de tout ce qui touche à ton bonheur. Ecoute donc. Je ne ferai pas un long sermon. Aime, mon ami, il n'est rien de plus beau et de plus grand que l'amour lorsqu'il est pur. Mais que celle à qui tu veux unir ta destinée soit digne de toi.

Le quaker se tut. Puis aussitôt après, il se leva automatiquement et prenant la main de l'artiste :

—Adieu, Murillo, dit-il avec enjouement. A bientôt! Préviens ta sœur que j'ai changé d'avis. Je ne partirai pas et je dînerai avec vous ce soir.

Sir Richard Stone était le dernier descendant d'une ancienne famille anglaise, originaire du comté de Leicester, qui avait embrassé au milieu du XVII^e siècle la doctrine nouvelle du quakérisme, prêchée par Georges Fox, cordonnier de Drayten, et s'était embarqué avec lui pour l'Amérique du Nord, où Guillaume Penn leur donna l'immense territoire connu aux Etats-Unis sous le nom de Pennsylvanie. De père en fils les Stone s'étaient acquis, sur les bords du lac d'Erie, un renom de vertu et de bonté. Pendant deux cents ans cette réputation avait grandi de génération en génération, et les biens qu'ils possédaient étaient d'épargne en épargne devenus immenses.

Seul héritier de cette fortune colossale, sir Richard avait conservé toute l'austérité de ses aïeux et employait exclusivement à faire le bien les richesses presque incalculables qu'il avait recueillies à la mort de son père. Très réservé, très grave, vieux, pour ainsi dire, avant d'être jeune,

il avait eu d'abord l'intention de se vouer au célibat, mais ses nombreux amis lui avaient représenté qu'il ne pouvait laisser s'éteindre une famille qui avait une mission à remplir en perpétuant l'œuvre de Fox.

Sir Richard avait déjà quarante ans lorsqu'il épousa une jeune Canadienne d'origine française. Un jour, quelques mois après son mariage, il fit dans la capitale de Pensylvanie, la rencontre d'un Espagnol très entendu aux affaires, qui lui soumit un plan merveilleux d'exploitation des produits de la contrée. Il s'était associé avec cet étranger qui avait peu à peu capté toute sa confiance. Facile à tromper comme le sont fréquemment les hommes probes, sir Richard abandonna bientôt l'entière gestion de l'entreprise à celui qui en avait été le promoteur. Les premières opérations avaient été couronnées de succès et tout marchait avec la plus parfaite régularité, lorsqu'un événement imprévu vint mettre en péril les capitaux considérables engagés dans cette affaire. Des difficultés douanières suscitées par le Canada, voisin de la Pensylvanie, et par l'Angleterre menaçant de paralyser tout le commerce des Etats-Unis, et principalement des Etats limitrophes de la région des Grands-Lacs.

Sir Richard, qui possédait de puissantes relations à l'étranger, résolut de se rendre lui-même à Québec et à Londres, pour s'y concilier des influences, en vue de combattre les projets hostiles à ses intérêts. Sa jeune femme, qui était sur le point de combler tous ses vœux en lui donnant un héritier, ne put l'accompagner. Lorsqu'il revint, plusieurs mois après, ses serviteurs lui apprirent en même temps deux catastrophes. Son habitation de Erie-City était entourée d'un vaste parc, au fond duquel il y avait un étang peuplé d'oiseaux. On lui rapporta qu'un soir on avait trouvé, flottant sur l'eau de cet étang, le cadavre de sa femme. S'était-elle noyée ou sa mort était-elle due à un crime? Les investigations faites à cet égard n'avaient pas permis de découvrir la vérité. Seulement on ajoutait que quelques jours après cet événement, et au moment où la justice avait ouvert une enquête malheureusement restée infructueuse, l'Espagnol avait disparu. Sir Richard n'eut pas de peine à se convaincre, par un simple examen des livres, que son associé avait emporté une grande partie des fonds et laissé les affaires dans un désordre qui accusait une fourberie préméditée de longue main, et poursuivie avec une astuce presque incroyable.

Pendant plusieurs jours, il s'enferma dans ses appartements, ne voulant voir personne. Lorsqu'il sortit pour la première fois, le jardinier le vit traverser le parc et demeurer longtemps devant l'étang, les bras croisés. Tous ses serviteurs se persuadaient qu'il ne survivrait pas à son chagrin.

Un soir, il fit venir son intendant et lui demanda toutes les clefs de l'habitation. Ensuite il se retira dans la chambre occupée autrefois par l'Espagnol. La fenêtre resta éclairée toute la nuit et le jardinier put se convaincre que son maître avait veillé jusqu'au matin.

De bonne heure, sir Richard manda l'intendant, qui resta stupéfait de voir le parquet de la chambre jonché de lettres déchirées.

—Je pars aujourd'hui même pour un long voyage en Europe, dit le quaker, j'irai vraisemblablement à Londres, à Paris, à Madrid et peut-être ailleurs. Vous m'enverrez aux adresses que je vous indiquerai successivement les fonds qui vous seront remis, par mon fondé de pouvoirs, Harrisburg, chargé désormais de régler mes affaires. Vous prendrez vous-même la direction de cette propriété et de ses dépendances. Je vous mets à la tête de tout ce qu'il y a ici; car je sais que vous êtes probe. Si vous apprenez la nouvelle de ma mort et si les recherches que vous ferez, dans ce cas, la confirment, vous ouvrirez mon testament que voici. Je ne vous ai pas oublié dans mes dernières volontés, ni vous, ni aucun de ceux qui m'ont servi loyalement.

Le même soir, sir Richard était parti. Pendant trois ans, il avait parcouru l'Europe; mais la mélancolie l'avait suivi partout. Quelquefois des idées de suicide traversaient son esprit :

—Me tuer? disait-il alors, au sortir d'une longue rêverie. L'homme n'a pas ce droit. Dieu et la raison lui défendent de commettre cette

lâcheté. D'ailleurs, ne dois-je pas retrouver l'infâme qui m'a volé et savoir par lui la vraie cause de la mort de ma femme?

Sir Richard était excentrique, comme beaucoup de ses compatriotes. Pour voyager plus commodément, il s'était fait fabriquer sur un modèle qu'il avait dessiné lui-même, une chaise de poste dans laquelle il avait aménagé la place d'un canapé-lit et d'une petite bibliothèque contenant ses classiques favoris; Horace, Plutarque, Tite-Live, quelques poètes anglais et américains: Shakespeare, Longfellow, Tennyson, Shelley, Addison. Pour éviter les retards, il avait un yacht qui longeait les côtes et l'attendait aux escales désignées d'avance, lorsqu'il avait à faire une traversée par eau. Il avait ainsi non seulement visité, mais en quelque sorte fouillé toute l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le pays de Galles, les îles de la Manche, le nord et le centre de la France. Son yacht l'avait rejoint à Saint-Nazaire, et l'avait transporté jusqu'au fond du golfe de Gascogne, près de l'embouchure de la Bidassoa. Là il avait trouvé au débarquement sa chaise de poste où il s'était installé. Puis il avait dit au cocher, habitué à sa bizarrerie, d'aller tout droit devant lui. S'enfonçant alors dans un coin de la voiture, il avait pris un volume de Tite-Live s'était mis à lire.

Ses yeux étaient attachés sur la page où l'historien latin raconte les événements qui amenèrent l'abolition du décevirat à Rome et qui accompagnèrent la mort de la jeune fille tuée par son père, le centurion Virginius. Tout à coup la chaise de poste s'arrêta brusquement et le cocher jeta un cri de surprise et d'effroi. La route était déserte en cet endroit où commençaient les gorges des Pyrénées. Sir Richard saisit un pistolet accroché à la bibliothèque, puis flegmatiquement il passa la tête par la portière et demanda ce qui se passait.

—Une chose inexplicable. Il y a là deux enfants morts.

L'Anglais, quittant subitement son indifférence, descendit :

—Où sont-ils? dit-il avec émotion.

—Là, sur le bord du chemin, attaché à cet orme. Sir Richard se précipita vers l'arbre et se pencha sur les enfants :

—Ils ne sont pas morts! s'écria-t-il avec joie.

Un papier déplié était cloué au-dessus de leur tête sur le tronc de l'orme. Il le lut vivement.

—Passant : ces deux enfants sont orphelins. Ils sont nés en Espagne. Ne t'occupe pas d'en savoir davantage. Protège-les, si tu le veux; emmène-les au bout du monde, si tu en as envie."

Le quaker demeura pensif, contemplant avec pitié ces deux petits êtres, debout côte à côte contre l'arbre auquel ils étaient liés par une grosse corde. Les enfants avaient la tête baissée sur la poitrine et leurs joues portaient encore les traces de larmes abondantes. Fatigués de pleurer, ils s'étaient endormis. L'un était un petit garçon d'environ six ans; l'autre, une petite fille, un peu plus jeune.

Depuis la veille, l'idée du suicide obsédait de nouveau l'esprit de sir Richard. Quelles que fussent ses raisons de tenir encore à la vie, sa logique et sa foi faiblissaient par moments. Il avait en quelques jours auparavant, à la table d'hôte de Saint-Nazaire, une longue conversation sur les philosophes pessimistes de l'Allemagne et il se demandait si vraiment la vie vaut la peine de vivre. La vue des deux enfants changea tout à coup le cours de ses pensées. Son cœur s'émut. Il se mit en devoir de dénouer les liens, mais ils étaient trop fortement serrés et il dut les couper.

Les enfants s'étaient réveillés. Ils eurent peur. D'un geste de tendresse, sir Richard les rassura.

—Ne craignez rien, leur dit-il en les caressant. Je ne vous veux que du bien, pauvres petits. Comment vous trouvez-vous ici?

Le petit garçon semblait seul en état de répondre; après avoir longtemps regardé l'étranger, et voyant qu'il ne lui faisait pas de mal, il dit, dans son langage naïf qu'il s'appelait Louis et sa sœur Claudie. Ce fut tout ce que l'on put tirer de lui.